

Comment les choses se passèrent

Par A. AROSSEV

A l'imprimerie de la « Dérévenskaïa Pravda » (« La Vérité des Campagnes »), le 25 octobre, de très bonne heure, nous vîmes arriver le camarade Pechkov qui nous apprit qu'à Pétersbourg le pouvoir venait de passer aux Soviets sans difficultés, sans tiraillements. Cette nouvelle avait été transmise par téléphone.

Abandonnant mon travail de préparation du numéro, je me rendis à la rédaction de la « Pravda ». Là, je sus que notre organisation de parti venait de former un Comité de Guerre Révolutionnaire où je devais immédiatement me présenter.

Le Comité de Guerre Révolutionnaire tenait séance en haut du bâtiment, au deuxième étage du Soviet des Députés (Sovdep) de Moscou, dans une toute petite chambre où s'était précédemment installé, si je ne me trompe, le camarade Mouralov. Là, on me chargea d'une première mission : trouver des troupes où je le pourrais et occuper le télégraphe, le téléphone et la poste. Le camarade Védernikov partit avec moi pour exécuter cet ordre : il avait des pouvoirs analogues à ceux d'un commissaire des postes et télégraphes.

Nous partîmes, lui et moi, du Soviet par la place Skobélev. L'impression était étrange : la place animée comme aux jours ordinaires, les gens se hâtant, affairés, tout comme hier, tout comme la semaine précédente. Près du monument Skobélev, deux gamins vendaient des journaux. Une demoiselle discutait le prix d'une course avec un cocher au coin de la place. En un mot, le train-train habituel.

— Avez-vous un revolver? — me demanda Védernikov.

— Non.

— Moi non plus. Il faudrait en avoir un. Passons à l'hôtel de « Dresde », nous en trouverons peut-être chez nos camarades.

Le calme était si grand alentour ! Personne ne songeait à nous attaquer. Le coup d'Etat à Pétersbourg était chose faite. La moitié des ministres en prison. A quoi bon des revolvers?

Cette idée de prendre des pistolets me paraissait une vaine comédie où les personnages s'attribuaient bien plus d'importance qu'ils n'en avaient en réalité.

A l'hôtel de « Dresde », nous perdîmes une bonne demi-heure parmi nos camarades et, cependant, Védernikov ne trouva pas de revolver.

— Personne n'en a, diable emporte! — dit-il.

— Une seconde, — répliquai-je: — allons jusqu'à l'imprimerie de la « Dérévenskaïa Pravda »; mon camarade Tikhomirov doit détenir un instrument de ce genre.

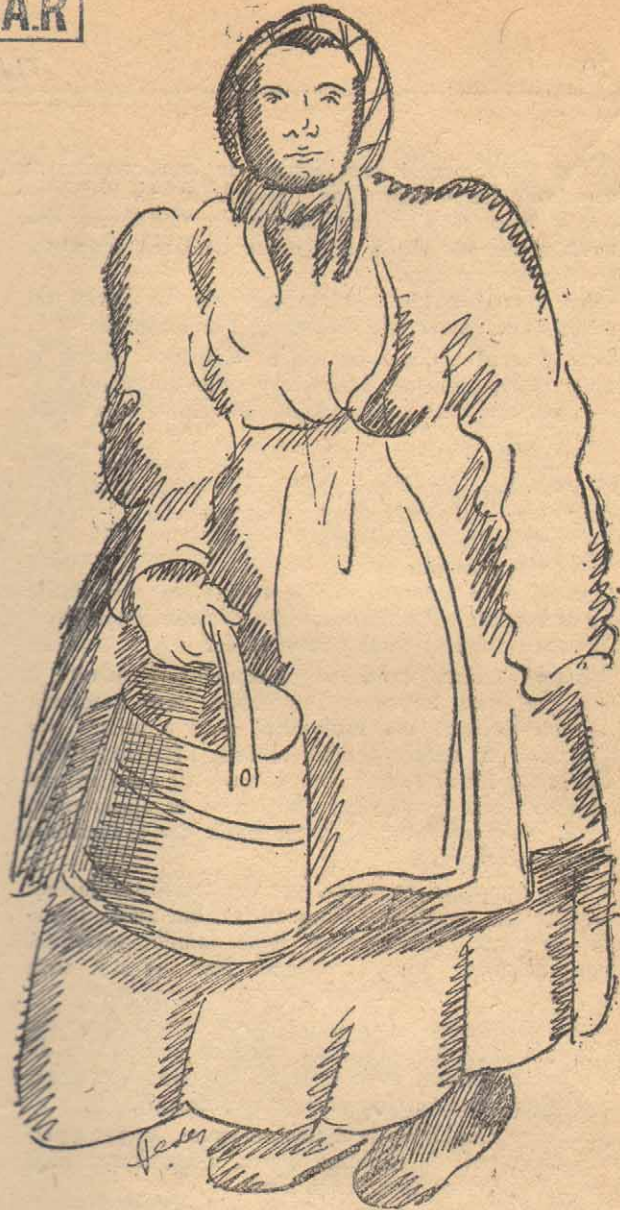
Nous passâmes à l'imprimerie et le camarade Védernikov se trouva enfin muni d'un petit browning espagnol, fort peu dangereux.

De là nous nous rendîmes à la caserne Pokrovsky où logeait le 56^e, sur lequel, d'après mes calculs, nous pouvions compter.

Au moment où nous arrivâmes, le Comité Régimentaire était assemblé sous la présidence d'un officier assez âgé, à l'air sévère, — physionomie de bureaucrate.

Je demandai la parole immédiatement.

J'informai la réunion des dernières nouvelles de Pétersbourg. Je notai la nécessité de maintenir l'ordre. Dans ce but, il fallait d'abord veiller à la garde de tous les établissements de l'Etat et, en premier lieu, il fallait occuper la poste et le télégraphe.



(Dessin de Féder.)

Le camarade Védernikov fit remarquer que nous parlions au nom du Comité de Guerre Révolutionnaire.

— De quoi? de quel comité? — demanda l'officier à tête de bureaucrate.

— Au nom du Comité de Guerre Révolutionnaire des bolchéviks. D'ailleurs, la composition de ce Comité sera sanctionnée aujourd'hui même par le Soviet.

— Ah! ah! c'est un comité bolchéviste, — remarqua l'officier comme s'il se parlait à lui-même, — et il se gratta légèrement la racine du nez.

Un capitaine, usé dans le métier, dont le visage ressemblait assez à une pomme marinée, non rasé, balbutia quelques mots, disant qu'il fallait obéir au commandement et attendre ses ordres.

— Camarades, ce n'est pas le moment de discuter, — dit alors le camarade Golvazine, membre du Comité Régimentaire; — le parti des bolchéviks nous appelle à la défense de la révolution. Marchons donc, camarades, tous comme un seul homme.

Les soldats s'enflammèrent aussitôt.

Malgré la résistance des officiers, malgré les tergiversations de beaucoup d'hommes qui tremblaient pour leur peau, nos camarades soldats entraînaient une compagnie qui, deux heures plus tard, occupait la poste et le télégraphe.

Védernikov et moi les avons devancés dans ces établissements pour prévenir l'administration.